

La Belgique Militaire, il y a un demi-siècle (17)

Les récits détaillant les opérations militaires de la Première Guerre mondiale sont légion. L'article de sept pages, "*Le Miracle belge du 4 août 1914*" rédigé par le Général Emile Wanty dans *La Belgique Militaire* No 76 de septembre 1969, nous paraît très intéressant car il décrit l'opinion publique, parlementaire et militaire avant 1914. Voici quelques extraits de la première partie de ce document.

"L'opinion publique belge avant 1914.

Pouvait-on s'attendre en 1914 à l'unanimité nationale dans la volonté de résistance à une agression que rien ne justifiait ?

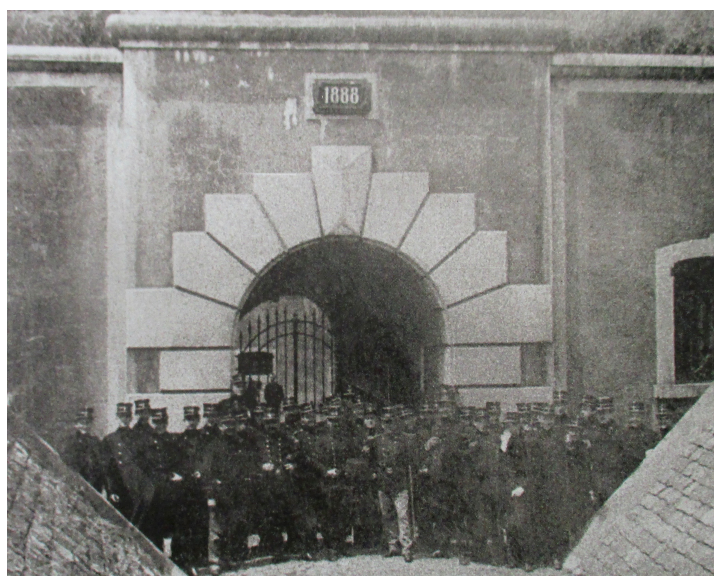
Le croire serait mal connaître le "climat" moral de cette époque. Le sens national était plutôt tiède dans ce pays riche, alors le cinquième Etat commercial du monde. Le Belge était, comme il l'avait toujours été, "réaliste, positif, peu facile à émouvoir, se défiant de l'enthousiasme traditionaliste", tel le voyait Paul Hymans.

Il est curieux de mesurer l'évolution du sentiment national depuis les "années chaudes" de 1831 à 1839 où la Belgique toute neuve, chauviniste et belliciste, se dressait face à l'Europe. La neutralité imposée lui était, en 1839, tombée sur la tête comme une chape entravant le plein exercice de sa souveraineté.

Dans une armée où le contingent annuel (13 000 hommes) était fort inférieur aux disponibilités, le tirage au sort constituait une solution normale, mais il s'accompagnait de la faculté du remplacement à prix d'argent, mesure qui prolétarisait cette armée et l'écartait totalement d'une nation marâtre.

Malgré les profondes différences sociales, les Belges restaient convaincus que la neutralité permettait d'échapper sans conflit aux dangers les plus graves. Toute mesure défensive apparaissait comme superflue et comme une intolérable marque de suspicion à l'égard de l'une des puissances voisines.

Quand il fut question de remplacer les citadelles désuètes de la Meuse par des places fortes modernes, ce projet fut tout d'abord accueilli comme "une dangereuse incartade de militaires et une injure gratuite au puissant voisin dont elle semblait suspecter les intentions" (1). Et, de fait, France et Allemagne s'en offusquèrent.



Si cette neutralité poussait la Belgique à la circonspection en matière de politique étrangère, elle n'existait guère dans les esprits. Il est même étonnant de constater un réel "clivage" entre les sympathies à l'égard de l'Allemagne et de la France.

Un groupe de militaires devant la poterne du fort de Loncin avant 1914. Le construction des 12 forts liégeois s'est étendue de 1888 à 1891.

L'Allemagne était devenue en 1905 le principal partenaire commercial de notre pays. Son emprise sur notre vie économique s'était accentuée d'année en année, et l'on peut parler d'une véritable implantation des 57 000 ressortissants germaniques, avec tout ce qu'elle supposait d'organisation. Les Allemands avaient acquis les sympathies des milieux économiques, des milieux scientifiques, des éléments conservateurs de la noblesse.

En fait, tous ceux qu'effrayaient, en France, certaines tendances qualifiées "démagogiques", l'indifférentisme en matière religieuse, les soubresauts de la IIIe République, appréciaient une Allemagne chrétienne et pacifiste. Léopold II avait confié un jour à von Bülow, en 1904, que "la peur d'être envahie et avalée par la France était ancienne, répandue partout, et accrue encore dans ce pays très catholique par les tendances anticléricales de la République française."

Ce jugement était sans doute excessif ; l'influence française était grande, non seulement dans le domaine de la culture, mais aussi dans les milieux de la bourgeoisie urbaine, et jusque dans les classes moyennes, dans la classe ouvrière de la Wallonie, voire même de Bruxelles.

Si les visites des chefs d'Etat constituent des critères valables, disons que l'accueil réservé à Guillaume II, en octobre 1910, par le public, fut correct tout au plus, tandis que la réception du président Fallières, en mai 1911, suscita l'enthousiasme.

Trois des journaux qui "formaient" alors l'opinion : Le Soir, Le Petit Bleu, et surtout l'Indépendance Belge, servaient la cause française.

Mais tout cela n'excluait pas le sens de la neutralité : "Ne soyons surtout pas anti-Français ni anti-Allemands : ce serait le meilleur moyen de nous aliéner des sympathies précieuses également nécessaires "(Journal de Liège, octobre 1910).

Un tel "chèvre-choutisme" conduisait à la dépersonnalisation du sentiment national et explique partiellement la tiédeur de ce dernier.

Où découvrir encore un patriotisme actif ? La réponse est étonnante : dans cette armée disgraciée, prolétarisée, à l'écart de la nation. Les conditions d'une vie rude y avaient noué les solides liens d'une solidarité active qui se prolongeait dans la vie civile. On s'étonne à bon droit du nombre et de la vitalité des sociétés groupant les "anciens", animées par le magnifique esprit d'entraide des pauvres. Ils tenaient à leurs vieux régiments et à leurs drapeaux par des fibres vigoureuses, et l'on verra à mainte reprise ces groupements associés, qu'il s'agisse d'anciens officiers, d'anciens sous-officiers ou de soldats, faire campagne pour le service personnel et une meilleure défense du pays. Ils prennent l'initiative de l'érection d'un monument à deux héros belges de la lutte anti-esclavagiste au Congo : De Bruyne et Lippens. Ils manifestent contre les outrances de la campagne menée en Angleterre contre la gestion du Congo.

En bref, dans l'esprit des dirigeants de la "Fédération nationale des sociétés et des cercles d'anciens militaires" groupant cinquante-deux organismes avec, à leur tête, le lieutenant-général Brialmont, ce très grand Belge, il s'agissait de réagir contre la malveillance systématique des opposants à un véritable effort militaire belge, contre l'anti-militarisme, contre la passivité et l'inertie d'un sentiment patriotique tombé fort bas."

(1) H. Pirenne, "Histoire de Belgique"

La photo a été ajoutée au texte de *La Belgique Militaire*.

(à suivre)

Fernand Gérard

